

suiuants : "Saluons M. Powderly, l'un des plus grands hommes de notre siècle." Si c'est vrai, il est incontestable que les plus grands hommes de notre siècle ne sont pas très grands.

Passons maintenant à la harangue de M. W. Wright. Elle a été plus longue que celle de M. Powderly, mais ne vaut pas mieux :

"Comme c'est dans l'eau, dit-il, et non pas dans les bibliothèques, qu'on apprend à nager ; ainsi, le problème social sera résolu par les ouvriers. Ce sont ceux qui souffrent du présent système qui pourraient indiquer le remède, et non pas ceux qui se livrent à l'étude sans travailler."

A ce compte là, Léon XIII lui-même serait incompétent.

Telles sont les grossières aberrations dans lesquelles on tombe, quand on se met seulement au point de vue rationaliste dans une question de cette nature.

Sur ce point encore l'Encyclique dit tout le contraire de notre déclamateur : "La question qui s'agite est d'une nature telle qu'à moins de faire appel à la religion et à l'Eglise, il est impossible de jamais lui trouver une solution efficace." Il n'est donc pas nécessaire, et il ne suffit pas d'avoir souffert en tant qu'ouvrier, pour être capable d'indiquer le remède à la situation malheureuse des ouvriers.

"Depuis quelques années, continue M. Wright, les machines remplaçant la main d'œuvre, ont augmenté le revenu des patrons de six par cent. Il aurait donc fallu élever le salaire des ouvriers ou raccourcir leur journée de travail dans la même proportion."

Dans ce cas, on devrait déployer toutes les ressources possibles et impossibles pour arriver à perfectionner les machines au point de remplacer complètement la main d'œuvre. Alors les ouvriers auraient le droit d'exiger des salaires infiniment élevés ou des journées infiniment petites.

Au lieu de tenir un langage qui ne peut qu'empêcher l'ouvrier d'être jamais content, il aurait été plus sage de donner la doctrine de l'Encyclique, qui dit : "La justice naturelle exige que le salaire soit suffisant pour faire subsister l'ouvrier sobre et honnête, et qu'on ne lui impose pas de conditions que la nécessité ou la crainte d'un mal plus grand le forcent d'accepter."

"Je ne suis pas contre les monopoles," ajoute M. Wright.

On voit par cette affirmation de principes, qu'il a eu raison de dire en commençant qu'on n'apprend pas à nager dans les bibliothèques.

"Sous le contrôle de l'Etat, les chemins de fer sont plus profitables au public." C'est encore M. Wright qui dit cela.